

LE CHANT DES VOYAGEURS

—Et combien gagnent les comptables, les teneurs de livres, les porte-plumes ?

—Au bout de quinze ou vingt ans on peut arriver à quinze ou dix-huit piastres par semaine.

—Et quand on perd sa place ?

—Dame ! monsieur, c'est comme partout, il faut en chercher une autre.

—Oui, avec cette différence, que des teneurs de livres, on en trouve partout et qu'ils éprouvent plus de difficultés à se caser, tandis qu'avec un bon métier dans les mains, on peut gagner sa vie partout, dans n'importe quel métier.

—Mais alors...

—Alors, je suis d'avis qu'au lieu de s'en tenir à vous apprendre la tenue des livres, qui ne demande pas grand cervelle, ni grand temps, on ferait mieux d'enseigner à part le reste, un métier qui puisse nourrir son homme ; seulement, il faut beaucoup plus de courage, de temps et d'intelligence pour apprendre un métier, attendu qu'il faut se tenir constamment au courant des progrès et se perfectionner tous les jours.

Mais, à quoi bon ces réflexions, à quoi servent-elles ? A rien et, dans quinze ans, le successeur du patron actuel sera un ancien ouvrier et le petit teneur de livres continuera à aligner des chiffres, vissé sur sa chaise et le cerveau barométriquement vide.

* * Il y a encombrement partout.

L'autre jour, je plaignais les jeunes étudiants qui font leur droit et je disais que les médecins avaient au moins la ressource d'exercer leur profession dans tous les pays, c'est vrai, mais voici que je trouve une anecdote qui prouve qu'il y a plus de quatre cents ans on trouvait déjà que cette profession était la plus commune.

La chose mérite d'être contée.

Le duc de Ferrare demanda un jour à son bouffon de quel métier il y avait plus de gens.

—De médecins, lui répondit le bouffon, et je vous le prouverai en vingt-quatre heures.

Le lendemain, notre joyeux compère sort dans la rue le menton bandé. Là, chacun lui demande ce qu'il a ; il répond " qu'il a une douleur enragée de dents ; " et chacun lui recommande " la meilleure recette du monde. " Il arrive ainsi dans la chambre du duc, qui s'écrie en le voyant :

—Hé ! je sais une chose qui te fera passer incontinent ta douleur.

Alors le fou jette bas sa mentonnière :

—Et vous aussi, dit-il, êtes médecin. J'en ai trouvé plus de deux cents depuis mon logis jusqu'au vôtre et je n'ai passé que par une rue. Trouvez-moi autant de personnes d'autre métier !

* * Pléthore ici, pléthore là-bas, pléthore de médecins, d'avocats, de notaires, de gens sans métier, mais, hélas, voilà aussi qu'il y pléthore de vieilles filles.

Ce n'est un secret pour personne que le mariage fait de plus en plus peur aux jeunes gens, à cause de la cherté de l'existence, du luxe des jeunes filles, etc., etc., mais, en admettant que chacun soit disposé à avoir sa chacune, la statistique vient de prouver qu'il resterait encore, en Angleterre seulement, un million de filles qui ne pourraient trouver de conjoints dans leur pays.

Où allons-nous, mon Dieu, où allons-nous ? Si cela continue.

" Le dix-neuvième siècle, dit Auguste Filon, a ridiculement augmenté la quantité de la vie sur la surface de cette chétive planète où nous commençons à nous gêner terriblement les uns les autres. Autrefois les guerres, les famines, les pestes paraient à ce danger de l'encombrement, mais, maintenant ! "

Aujourd'hui, M. Filon, la guerre, la famine et la peste sont presque monopolisées par l'Empire britannique.

Il est vrai qu'on se tue un peu en Chine, mais ce sont surtout des hommes qui tombent.

Les vieilles filles vont en être réduites à se déclarer la guerre !

LÉON LEDIEU.

Qu'on me permette d'interrompre un instant la série des *Réminiscences* dont j'entretiens depuis six mois les lecteurs du MONDE ILLUSTRE ; j'ai une confession à faire.

J'ai toujours prétendu — et tout récemment encore — qu'il était impossible de bien traduire des vers français en vers anglais.

C'était parler d'une façon trop absolue, car un jeune littérateur de Toronto vient de me démontrer pratiquement que, si la chose est difficile, elle n'est pas impossible, dans la stricte valeur du mot.

Il est vrai que le jeune homme chasse de race, car il signe *William Wilkie Edgar*, et n'est autre que le fils de sir James Edgar, le meilleur ami que les Canadiens-français aient jamais eu dans Ontario, un grand poète égaré au Palais et dans la politique, et dont la vie de jeunesse cotoya la mienne.

Ce tour de force, que je tiens à faire admirer de mes lecteurs, je le trouve dans le numéro d'octobre du *Canadian Magazine* ; c'est une traduction du *Chant des Voyageurs* d'Octave Crémazie, cette magnifique ballade inspirée de la *Chanson des aventuriers de la mer*, une des pages les plus originales de Victor Hugo :

En partant du golfe d'Otrante
Nous étions trente ;
Mais en arrivant à Cadix
Nous étions dix.

Pour mieux faire saisir la beauté de la traduction, je vais mettre le texte français et le texte anglais de chaque strophe en regard l'un de l'autre.

Voici la première strophe de Crémazie :

A nous les bois et leurs mystères
Qui pour nous n'ont plus de secret
A nous le fleuve aux ondes claires
Où se reflète la forêt !
A nous l'existence sauvage,
Pleine d'attraits et de douleurs !
A nous les sapins dont l'ombrage
Nous rafraîchit dans nos labeurs !...
Dans la forêt et sur la cage,
Nous sommes trente voyageurs !

TRADUCTION :

Ours are the woodland mysteries
Whose deepest secrets well we know ;
Ours are the streams where forest trees
Are mirrored in their waves below ;
Ours is the life the savage knows,
With all its gladness, all its grief ;
Ours are the firs whose foliage throws
Shade where the toil-worn find relief.
On rafts or in the forest free
Thirty voyagers are we !

On remarquera ici une légère divergence de sens dans les deux textes. Chez Crémazie, il y a exclamation de désir : *A nous les bois !* Chez le traducteur, il y a plus ; il y a prise de possession. Le génie des deux langues le voulait ainsi, et je serais bien embarrassé de dire laquelle des deux formes est la meilleure.

Mais continuons. Deuxième strophe :

Bravant la foudre et les tempêtes,
Avec leur aspect solennel,
Qu'ils sont beaux ces pins dont les têtes
Semblent les colonnes du ciel !
Lorsque, privés de leur feuillage,
Ils tombent sous nos coups vainqueurs,
On dirait que, dans le nuage,
L'Esprit des bois verse des pleurs...
Dans la forêt et sur la cage,
Nous sommes trente voyageurs !

TRADUCTION :

Braving the storms' and lightnings' power,
Their mighty branches raised on high,
In stately ranks the pine trees tower,
Like pillars that support the sky.
When their tall forms to earth are laid,
O'ercome by our fell axes' sweep,
It seems that in the gloomy shade
The Spirit of the woods must weep.
On raft or in the forest free,
Thirty voyagers are we !

Ici le traducteur, s'il n'a pas atteint l'ampleur rythmique du texte français, en a en revanche évité les incorrections — car ce sont les pins eux-mêmes et non leurs têtes que l'on peut comparer à des colonnes.

Troisième strophe :

Quand la nuit de ses voiles sombres
Couvre nos cabanes de bois,
Nous regardons passer les ombres
Des Algonquins, des Iroquois.

Ils viennent, ces rois d'un autre âge,
Conter leurs antiques grandeurs
A ces vieux chênes que l'orage
N'a pu briser dans ses fureurs...
Dans la forêt et sur la cage,
Nous sommes trente voyageurs !

TRADUCTION :

When o'er our wooden huts the night
Her sombre veil of dark hath shed,
We see the fleeting shades of white,
Pale phantoms of the Indian dead.
They come, these ancient kings of yore,
To see their haunts of ages past,
Where gnarled oaks they knew before
Still face unharmed the raging blast.
On rafts or in the forest free
Thirty voyagers are we.

Sans le mot *white*, qui ne me semble pas parfaitement en situation quand on parle des premiers habitants du pays, morts ou vivants, je n'hésiterais pas à dire que la traduction de cette strophe vaut peut-être mieux que l'original.

Quatrième strophe :

Puis, sur la cage qui s'avance
Avec les flots du Saint-Laurent,
Nous rappelons de notre enfance
Le souvenir doux et charmant.
La blonde laissée au village,
Nos mères et nos jeunes sœurs,
Qui nous attendent au rivage,
Tour à tour font battre nos cœurs...
Dans la forêt et sur la cage
Nous sommes trente voyageurs !

TRADUCTION :

Then on the raft that merrily
Floats down the swift St. Lawrence stream,
A sweet and tender memory
Of childhood comes, as in a dream.
The village maid we left behind,
Our mothers and our sisters dear
Make hearts beat fast when called to mind
Awaiting us upon the pier.
On rafts or in the forest free
Thirty voyagers are we.

Bravo ! voilà une traduction sans reproches. Rythme, couleur, texte suivi à la lettre et souvent amélioré, rien n'y manque. C'est l'œuvre d'un vrai poète à large et subtile vision, au langage aussi clair qu'harmoneux.

Cinquième strophe :

Quand viendra la triste vieillesse
Affaiblir nos bras et nos voix,
Nous conterons à la jeunesse
Nos aventures d'autrefois.
Quand enfin, pour ce grand voyage
Où tous les hommes sont rameurs,
La mort viendra nous crier : Nage !
Nous dirons, bravant ses terreurs :
— Dans la forêt et sur la cage
Nous étions trente voyageurs !

TRADUCTION :

When years have made us aged men,
And arms and voices all grow weak,
To eager youths about us then
Of old adventures we shall speak.
And when the final journey's near
That must be made by one and all,
We'll answer boldly without fear
Grim death, who gives the parting call :
" On rafts or in the forest free
Thirty voyagers were we ! "

On ne pouvait s'attendre à ce que le traducteur rendit littéralement l'expression si originale et si caractéristique " où tous les hommes sont rameurs. " Ces hardiesses de langage, très pittoresques dans une langue, peuvent devenir burlesques en passant dans une autre.

Le poète anglais a tourné la difficulté en sacrifiant la forme à l'idée, comme font la presque totalité des traducteurs, du reste — en remplaçant la poésie par la prose, une figure bien en chair par un squelette sans vie. Mais c'est la faute de la langue et non la sienne.

Quoi qu'il en soit, quand on ne butte que sur un obstacle comme celui-là, on a le droit de dire : *Ego no-minor leo*.

Mes confrères français se joindront sans doute à moi pour féliciter un jeune poète qui consacre ainsi un talent supérieur à faire connaître à ses compatriotes anglais les œuvres de ceux des nôtres qui écrivent dans le " doux parler de France ".

LOUIS FRÉCHETTE.